

Calogner le 4. 2. Septembre 1847.

Mon cher ami,

C'est bien fait de m'envoyer ta lettre à Calogner où je suis déjà depuis trois semaines. J'en ai écrit une depuis lors à M. Darschky que j'ai chargé de mes amitiés pour vous tous et à qui j'ai raconté tout ce que j'ai vu ~~ou~~ entendu à Paris qui peut vous intéresser.

J'ai reçu aussi le paquet de lettres que tu as bien voulu m'adresser chez mon cousin; il y en avait une de Salmon que tu as connue à Paris et qui a eu l'avantage de te plaire. Je n'ai pu le voir cette année parce que je ne savais où il était et que cette lettre m'en est arrivée trop tard. Le pauvre garçon n'en pas trop heureux en ce moment, malgré toutes les excellentes qualités dont il est rempli. L'autre lettre était de Jacques, notre ancien maître de Conférence de qui vous avez dû recevoir quelques n^{os} de la liberté de penser; il s'adressait à moi pour savoir si nous ne pourrions point nous abonner à cette publication soit sur le fonds de l'école, soit sur nos fonds personnels; je ne lui ai point encore répondu; si tu veux le faire d'Athènes comme je le ferai moi-même d'ici, tu feras plaisir à notre ancien professeur.

Je n'ai point vu Campaign; il n'était pas encore arrivé à Paris lorsque j'en suis parti; c'est ce que j'ai su à l'école Normale, le seul lieu où l'on peut me donner son adresse. Je suis fort embarrassé en ce moment, je ne sais où lui écrire à Paris; il n'y en peut être plus; chez lui, cela serait désagréable, s'il est encore à Paris, je vais pourtant t'adresser une lettre que j'adresserai à l'école Normale. Je suis bien fâché, comme tu peux le croire, de n'avoir pu voir cet excellent ami après une si longue absence.

Ce que tu me dis de votre solitude me fait de

La peine quoiqu'il fallut bien s'y attendre. Ce que tu me dis aussi du climat et de la manière dont il t'éprouve ne m'en fait pas moins : je sens vivement toutes ces peines, bien que la chaleur, le soleil et la lumière éclatante soient le séjour où je voudrais passer ma vie, mais je sais que tous les tempéramens ne s'accoutument pas des mêmes choses. Le climat de mon pays me chagrine autant que celui d'Athènes t'irrite, je ne puis m'accoutumer ni à la pluie, ni aux vapeurs, ni à l'humidité, ni surtout à la nuit dans laquelle j'ai été plongé depuis mon départ de Marseille. J'ai vu à Paris M^{me} d'Ucalory qui depuis dix-huit mois n'a pu s'habituer encore à toutes ces choses et se plaint amèrement d'avoir perdu la lumière du jour. Nous nous sommes livrés ensemble à une plainte qui a duré trois heures. Je sens bien moi aussi que ma principale ressource contre le mal du pays sera l'étude, et que c'est là seulement que j'y trouverai le moyen d'oublier que mon ciel est trop gris et la terre que j'habite trop verte.

J'ai essuyé sur toi-même, et tâche d'habiter q. qu'es semaine la montagne, tu y recouvreras la santé, et l'air salubre des pins et des lentiques te mettra peut-être aussi dans une disposition d'esprit plus heureuse.

Je suis fâché de ce qui est arrivé à la lettre de M^{me} Darras, si j'en n'ai point l'airée jusqu'à ta sortie de Lazaret, je le faisais pour elle et non pour moi. Mais le malheur n'est pas si grand, il me semble qu'il ne compromet personne.

Je suis bien aise de que tu me dis de Madame Sahinis; si elle t'a plu, cela me prouve que je ne m'étais point trompé sur elle et qu'elle est vraiment une charmante personne. J'espère que tu l'aimeras

D'avantage à mesure que tu la connaîtras mieux, tu vois qu'il y a encore à Athènes quelques grecques que l'on peut voir, et que toutes les femmes de l'Orient ne sont pas aussi matérielles et aussi ignorantes qu'on veut bien le dire. Si tu tiens compte du peu de ressources que Panaghiotis trouve dans la société au milieu de laquelle elle vit, tu te convaincras qu'elle n'est point inférieure à la plupart de nos femmes, et qu'élevée chez nous elle les aurait éclipées presque toutes. Je t'engage à la voir souvent, elle est bien capable de te faire supporter ton séjour et ta solitude. D'ailleurs tu sais qu'elle est mon amie, et que se plaire avec elle, c'est se plaire avec moi. Aprèsmes que j'ai vu la Grèce de bien loin, et qu'elle reprend à mes yeux toute son ancienne poésie, Panaghiotis se revient à ma pensée comme un des charmes les plus ravissants de ce beau pays.

Ce que tu m'as conté du roi me surprend mais ne m'étonne pas. Ce que tu me dis du Colonel m'étonne encore moins. Il est toujours brave et sera chevaleresque jusqu'au dernier jour, présente lui bien mes amitiés.

Qu'on me parle de grands projets de voyage. Je n'ai aucun conseil à te donner à cet égard : c'est ta bourse et surtout ta santé qu'il faut particulièrement consulter. Les projets de M^{me} Contant me paraissent aussi beaux que Chémérique. Personne au monde ne peut faire un tel voyage en aussi peu de temps et à aussi peu de frais. Qui peut se vanter d'égaliser en économie Lascaris, et surtout Chaudet? Cependant, ils n'ont visité l'Égypte et ne sont pas même allés bien loin dans la Thébaine; cependant ils y ont passé plus de deux mois et ont dépensé chacun près de deux mille francs. Il faut compter d'ailleurs que plus le voyage est rapide plus il est coûteux, fatigant et peu profitable. Ainsi soit que tu le fasses soit que

tu ne le fasses pas, je t'engagerai toujours à prendre ton
temps. Quant à moi, mon cher ami, que je ne sois
pas pour toi un embarras: le temps des grands voyages
est probablement fini pour moi, non que je n'aie un
grand désir de voir la Syrie et la Palestine et surtout
l'Egypte; mais les années se passent, et l'on finit
par devenir étranger dans son propre pays. Il faudra
d'ailleurs que je retourne en Italie, et que j'aille en
Suïse, en Allemagne et en Angleterre. J'aurai bien
quarante ans quand tout cela sera fait, si faire se doit.
Si donc il m'arrive de faire le voyage dont tu parles,
je n'en saurais fixer ni l'époque, ni les conditions,
ni même la probabilité. Quant aux vivements de
notre vie soit que nous soyons ensemble, soit que
nous n'y soyons pas, ils ~~se~~^{nous} arrivent toujours en commun,
et notre amitié ne peut nous surprendre en seul
instant étrangers l'un à l'autre.

On a reçu des nouvelles de Metz qui sont pures
après tristesse: mon cher Vincent, j't'engage à lutter
autant que tu le pourras dans cet engagement mondain.
Je ne vois aucun bien à en retirer ni pour l'un ni pour
l'autre; j'y vois une source de peines et de vains
regrets. — Je te promets d'aller la voir à Paris, si
j'y retourne et que je puisse savoir son adresse.
Je compte de cette retourner à Paris à la fin du mois,
où j'ai à régler mes dernières affaires d'argent de
l'école française et à prendre conseil encore de mes
Cousins sur mes travaux à Venise.

Ce qui arrive à Nolime doit non pas t'inquiéter,
mais te préoccuper. Que puis-je te dire là dessus? Deux
choses, c'est qu'il faut tôt ou tard qu'une jeune personne
se marie, puisque rien n'est plus triste que l'état
d'une fille âgée et solitaire. Il faut de plus qu'une
jeune fille ne tarde pas trop à faire un choix; un